

La logique et l'épistémologie

La connaissance des choses : définition, description, classification

Marc Kirsch

Philopsis : Revue numérique

<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Commençons par les mots. Rien ne va de soi dans l'énoncé proposé. La connaissance des choses ? Tout fait problème, la connaissance comme les choses. Que compterons nous parmi les choses ? Un objet mathématique, Dieu, la mort, une loi physique, un fait social ? Un événement historique ? Si l'on en croit Paul Veyne, « les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances ; ils sont un découpage que nous opérons librement dans la réalité [...] Les événements n'ont pas d'unité naturelle ; on ne peut, comme le bon cuisinier du Phèdre, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas.¹ »

« Les choses » composent un univers indéfini, un chaos de diversité et de différences. L'un des grands défis de la connaissance, c'est d'affronter le divers, de le mettre en ordre, de rendre possible son appréhension et sa compréhension. Si, comme le veut Aristote, il n'y a d'existence que du singulier, et de science que du général, il s'agit donc de passer de la collection des singularités à leur classification ordonnée dans le savoir. Ce qui suppose de passer de la réalité à la représentation, des choses aux mots. C'est tout le problème de la connaissance. Et c'est un vieux débat, en philosophie, de savoir si nous connaissons effectivement des choses, qui ont leur être en dehors de nous, et une unité naturelle autonome,

1 P.Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971, p.57

ou si la connaissance n'atteint que des représentations qu'elle a elle-même produites, ou encore selon quelles modalités la connaissance et les choses qu'elles prend pour objet se façonnent mutuellement.

Et qu'est-ce que « la » connaissance ? Qui détient « la » connaissance sur l'or, par exemple : le joaillier, qui en exploite les qualités esthétiques et plastiques ? Le géologue minéralogiste, qui sait identifier les minéraux et rechercher des gisements aurifères ? L'électronicien qui utilise ses propriétés physico-chimiques ? Le physicien ou le chimiste, qui le définissent par sa structure comme l'élément de numéro atomique 79 ? L'économiste, qui y voit un type de placement et une cote en bourse ? Ou bien encore le poète, pour qui l'or est précieux à d'autres titres ? Autant de manières de se rapporter à une chose, d'en avoir une certaine connaissance – qui peuvent très bien s'ignorer mutuellement. Autant de manières différentes de définir, de décrire, et de classer. Dira-t-on que la vraie connaissance est la réunion de tous ces éléments ? Mais qui en est le sujet ? Et que dire alors de la dimension temporelle de la connaissance : Archimède connaissait un certain nombre des propriétés de l'or que nous connaissons aujourd'hui. Il était loin de les connaître toutes : dirons-nous qu'il ignorait ce qu'est l'or² ? Et si l'on évoque Paracelse, qui attribuait à l'or des propriétés qui n'ont plus pour nous aucun sens, on en vient à des univers de pensée devenus incommensurables, au sens de Thomas Kuhn, parlant de la succession des paradigmes dans l'histoire de la pensée scientifique. Une interprétation nominaliste de cette idée, selon Ian Hacking³, est qu'après une révolution scientifique, le monde des choses singulières ne change pas, mais le monde dans lequel travaille l'homme de science est entièrement différent, parce que ce n'est pas un monde d'individus, mais un monde d'espèces, définies par nos classifications. Ce monde-là change.

Même au sein du domaine scientifique, il y a donc des approches différentes : la connaissance des choses n'est pas uniforme. L'idée est très présente chez Auguste Comte. Claude Bernard en fait aussi le constat : « Le chimiste, qui est un expérimental, classe tout autrement les mêmes corps que le minéralogiste, qui est un naturaliste⁴ ». Claude Bernard était surtout sensible à la question de la spécificité des approches concernant les phénomènes du vivant. Que le vivant soit composé des mêmes éléments que le reste de l'univers non vivant, c'est un fait. Qu'on veuille le connaître de la même manière que le non vivant peut mener au « fanatisme de l'exactitude physico-chimique », inapproprié en physiologie et en médecine. Il y a dans la connaissance des effets de perspective, qui la rendent plurielle, changeante selon les usages, les points de vue, les époques. L'unité de la connaissance ne va pas de soi.

Pour éclairer cet univers conceptuel complexe, on nous propose, en manière d'illustration, voire de définition de la connaissance des choses, la juxtaposition de trois termes : définition, description et classification. Ces concepts donnent une coloration plutôt empirique et descriptive à la connaissance, renvoyant à des processus d'identification et de recensement, à des sciences de type taxinomique. À première vue, c'est une conception assez irénique de la connaissance, comme si le monde était une collection de choses offertes au savoir, qu'il suffirait de définir, décrire, classer. Notre propos sera d'examiner si cette impression est justifiée, si nous sommes bien en présence d'opérations intellectuelles sur des choses pré-données. Nous chercherons à montrer en quoi ces trois opérations sont liées. Nous garderons comme horizon de la réflexion une interrogation plus générale sur la nature de la connaissance, et sur cette manière de la concevoir en termes de représentation des choses.

2 Pour des analyses détaillées sur ces questions, on se reportera notamment aux œuvres de Goodman, Quine, Putnam et Searle.

3 I. Hacking, « L'importance de la classification chez le dernier Kuhn », *Archives de philosophie*, 66-3, automne 2003.

4 *Principes de médecine expérimentale*, 1878, p.15.

« Définition » fait partie de ces mots débordants de sens et chargés de querelles anciennes. Qu'est-ce qui se trouve défini, dans la définition ? Selon Aristote⁵, c'est la « quiddité » de la chose, son essence. Il s'agit de repérer des identités et des différences : définir, c'est identifier le genre auquel appartient l'espèce considérée, et reconnaître sa différence spécifique, ce qui lui appartient en propre. C'est une manière de classer les choses selon un jeu de comparaisons. La définition n'est pas la description d'une chose isolée : elle met les choses en relation, les range les unes par rapport aux autres. Elle entend diviser le réel selon ses articulations essentielles. Elle suppose une description et un processus de classification par division.

À partir d'Aristote, on distingue les définitions nominales et les définitions réelles. Une définition réelle est supposée dire ce qu'est une chose ; lorsqu'on définit un mot ou un symbole, on donne leur signification au moyen d'une combinaison de symboles dont le sens est déjà connu. C'est ce que fait un dictionnaire. D'un côté, on vise une « essence », de l'autre, on délimite un espace de sens à l'intérieur d'un réseau sémantique. À partir de là, les problèmes sont inépuisables. Spinoza peut rappeler que le concept de chien n'aboie pas, Magritte peindre sa *Trahison d'une image*, où sous la représentation d'une pipe figure une légende indiquant « ceci n'est pas une pipe » – bien que l'image y ressemble, et que le mot la désigne. Image, nom, définition : nous sommes dans la représentation. Et il y a un fossé entre ces trois types d'instances : (1) le mot, le concept ou l'image ; (2) l'« essence » ou le sens visé ; et (3) la réalité. La définition peut-elle atteindre l'essence des choses, comme le voudrait un Socrate interrogeant des interlocuteurs qui s'acharnent à donner des exemples en lieu et place de la définition demandée – du beau, du courage ou du bien ? Une chose est claire : accéder à la représentation n'est pas accéder à l'objet.

Ajoutons qu'il y a beaucoup de variations sur le concept de définition, selon le domaine où on l'applique. Dans une approche kantienne des mathématiques, la définition épuise le concept et rend la description inutile. Personne n'aurait l'idée de décrire un triangle : il est contenu tout entier dans sa définition et les propriétés qu'elle entraîne. Certaines définitions permettent de construire leur objet : le cercle est la figure obtenue en faisant tourner un segment de droite autour de l'une de ses extrémités. Mais ce n'est possible que pour des choses très particulières comme les objets mathématiques. Kant⁶ soutient qu'il n'y a que les mathématiques qui aient des définitions, à proprement parler, dans la mesure où l'on n'y trouve « aucun concept qui précède la définition, puisque c'est par elle que le concept est donné tout d'abord ». Les définitions mathématiques constituent absolument leurs concepts, les définitions empiriques ne font que les expliquer : elles sont des analyses de concepts donnés antérieurement à la définition, et par conséquent il est impossible d'être jamais certain de l'exhaustivité de l'analyse. Les définitions ne livrent qu'une description imparfaite du contenu des concepts : une connaissance des choses incomplète par principe. À l'opposé, Lakatos⁷ montre qu'en mathématiques, « les définitions sont fréquemment proposées et débattues » lorsque l'on cherche à démontrer ou à trouver des contre-exemples à des théorèmes : les concepts mathématiques ont eux aussi une histoire, leurs définitions se transforment au cours de l'histoire des mathématiques.

Dans la vie courante, les choses, objets physiques ou êtres vivants, ne sont pas constitués par leur définition. On les définit par compréhension, énumérant leurs caractères de manière à marquer la spécificité de l'objet défini en le distinguant des autres. Dans certains cas, on les définit par extension, en énumérant l'ensemble des objets appartenant à la classe délimitée, comme lorsqu'on en dresse la liste des jours de la semaine. C'est une procédure d'énumération, à la limite de l'ostension : le degré zéro de la définition – à l'aune de ce qu'était la visée de l'essence, pour Socrate. On peut lui opposer, à l'autre extrême, l'ambition démesurée d'une

5 *Topiques*, I, 4, 102a, Vrin, 1997.

6 *Critique de la Raison pure*, II, ch. I, S 1, PUF, 1980, p. 501-3.

7 *Preuves et réfutations*, Hermann, 1984.

définition qui entendait poser l'existence de son objet, dans le cas de ce qu'on appelle la preuve ontologique de l'existence de Dieu. Elle repose sur une définition, que l'on peut résumer ainsi : Dieu est ce dont l'essence enveloppe l'existence. De même qu'on ne peut concevoir un triangle qui n'aurait pas trois angles, on ne peut concevoir Dieu dépourvu d'existence. La contrainte conceptuelle se trouve projetée dans la réalité. Chez Descartes, en vertu de l'idée que j'en ai, Dieu est sommé d'exister. En effet, je ne puis le penser qu'existant, or je le pense : il faut donc qu'il soit. Comme dans un écho à deux voix du cogito, je te pense, donc tu es. Kant dissipe l'illusion. En définissant Dieu comme un être parfait, on ne fait que créer un concept : or, en aucun cas un concept ne peut produire une existence. « Poser un triangle en en supprimant les trois angles est contradictoire ; mais faire disparaître à la fois le triangle et les trois angles, il n'y a plus là de contradiction. Il en est exactement de même du concept d'un être absolument nécessaire. Si vous lui ôtez l'existence, vous supprimez la chose avec tous ses prédicats⁸ ». Toute proposition d'existence est synthétique : « quelles que soient donc la nature et l'étendue de notre concept d'un objet, il nous faut cependant sortir de ce concept pour attribuer à l'objet son existence. » Dieu n'est pas une chose donnée dans le monde, mais un concept qui n'est appuyé sur aucune intuition. On ne peut pas, par le seul pouvoir de la définition, le faire accéder à l'existence. Un tel concept ne nous donne pas de connaissance : Kant conclut que « nul homme ne saurait, par de simples idées, devenir plus riche de connaissances, pas plus qu'un marchand ne deviendrait riche en argent si, pour augmenter sa fortune, il ajoutait quelques zéros à l'état de sa caisse. »

Dans certains cas, sans être constructive, la définition a un pouvoir normatif et des effets réels sur le monde. Ainsi, dans le domaine médico-légal, définir comme critère de mort la mort cérébrale conditionne la possibilité de prélever des organes pour effectuer des transplantations. Dans ce cas, la définition s'appuie certes sur un savoir médical, mais elle constitue surtout un choix qui ne relève pas simplement de critères scientifiques, mais aussi de critères éthiques et juridiques, éminemment sociaux. Ici, la définition est pour ainsi dire performative, et elle a un effet sur les choses. Définir peut donc être un acte d'autorité, une manifestation de pouvoir. De fait, quand on revient à l'étymologie du mot, qui évoque l'idée de circonscrire et de délimiter, on ne peut s'empêcher de penser à Rousseau et à cette phrase célèbre par laquelle, selon lui, s'invente et se définit la propriété : « le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile⁹ ». Définir, circonscrire – un terrain ou un concept –, c'est une chose ; encore faut-il affirmer et imposer une définition à autrui. Définir est donc aussi un acte de communication, un acte social. Si connaître, selon Nietzsche, « c'est toujours entrer en relation avec quelque chose¹⁰ », définir, c'est aussi entrer en relation avec quelqu'un, que ce soit à des fins de savoir ou à des fins de pouvoir.

Dans le cas de la description, le problème paraît plus simple. On est dans un rapport empirique et inductif à la chose décrite, avec le souci d'en donner une représentation fidèle et complète, d'en faire un tableau exact. Mais là encore, les moyens varient. Michel Foucault rapporte que Buffon s'étonne « qu'on puisse trouver chez un naturaliste comme Aldrovandi un mélange inextricable de descriptions exactes, de citations rapportées, de fables sans critique, de remarques portant indifféremment sur l'anatomie, les blasons, l'habitat, les valeurs mythologiques d'un animal, sur les usages qu'on peut en faire dans la médecine ou dans la magie¹¹ ». « Tout cela n'est pas description, mais légende », conclut Buffon. Foucault objecte qu'Aldrovandi n'est ni crédule, ni mauvais observateur : « simplement, son regard n'était pas lié aux choses par le même système, ni la même disposition de l'*épistémè* ». Aldrovandi vit dans un monde où savoir consiste à « rapporter du langage à du langage », où le rapport au monde se fait

8 Op. cit., I, 2, livre II, ch. 3, S 4, p. 425-31.

9 *Discours sur l'origine de l'inégalité*, début de la 2^e partie.

10 *La volonté de puissance*, I, I, § 175.

11 *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 54.

par l'intermédiaire des mots, qui sont des marques apposées par Dieu sur les choses, des signes qu'il faut déchiffrer, et qui font partie de ce qui est à décrire. Ce qui paraît extravagant à Buffon est légitime pour Aldrovandi. Le problème est bien de savoir ce qu'il est pertinent de décrire. Du point de vue de la connaissance, c'est même le cœur du problème de décider quels sont les aspects significatifs et lesquels sont secondaires. Et comme nous l'avons vu dans le cas de l'or, la pertinence de la description varie selon les perspectives et les intérêts. À cette remarque triviale, nous devons ajouter l'idée de Foucault : la pertinence change avec les systèmes de pensée.

Jusqu'ici, nous avons souligné certaines difficultés propres aux concepts. Il reste à faire un sort au concept de classification. En réalité, nous allons plutôt en faire un point de départ pour tenter de démêler l'écheveau de questions et de problèmes que soulèvent les termes proposés à l'analyse, et pour les articuler plus clairement.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr